

PASCAL ET MONTAIGNE

Augustin Gretillat *

I

Après *Pascal et les jésuites*, je voudrais étudier *Pascal et Montaigne*, ou plutôt Pascal penseur et apologiste du Christianisme, en relevant en particulier ce qui le distingue de l'auteur des *Essais*. On ne dira pas sans doute que ce sujet s'écarte des préoccupations actuelles de la pensée théologique. Par un retour des choses d'ici-bas, dont les témoins sont souvent incapables de discerner les mobiles déterminants, la pensée théologique et philosophique en terre allemande et française revient de toutes parts et à tout propos depuis quelques années au problème de la certitude. En Allemagne, Ritschl et son école ; en France, M. Renouvier, et le néo-criticisme ; en Suisse, la Société pastorale suisse elle-même, comme cela s'est vu dans sa session tenue à Lausanne en 1888, tous subissent, à leur insu sans doute, l'influence des mêmes microbes qui peuplent l'atmosphère du monde des intelligences, se demandant, chacun à sa façon, sur quoi repose la certitude religieuse, morale, la certitude matérielle elle-même ; et chacun, à sa façon aussi, donne de la question une solution qui suscite le doute.

Cette préoccupation, il faut le dire, est aussi ancienne que le travail de la pensée ; mais elle a eu ses éclipses plus ou moins prolongées. Les Descartes, les Kant, les Hegel ont tour à tour tenté de dompter le doute universel qui s'agite constamment au fond de la nature humaine, et toujours de nouveau aussi ce gaz, un instant

* Numérisation 2003, d'après l'édition de 1894, par CR. Lorient

comprimé, a fait sauter le fragile récipient dans lequel on avait pensé l'enclorre. L'explosion est formidable aujourd'hui ; la réaction contre les insolentes spéculations auxquelles Hegel, Schelling, et plus récemment Rothe, ont attaché leurs noms est complète. La « déconfiture de l'absolu » a été prononcée dans une formule dépourvue, il est vrai, d'élégance, par l'ancien professeur de l'Ecole de théologie de Genève, M. Edmond Schérer. Dans une série de chutes, la métaphysique, sous le nom d'idéologie, a suivi les dogmes religieux, et les principes mêmes de la morale ont suivi la métaphysique. Par une conséquence bien logique, car rien n'est si incertain que la matière, le positivisme lui-même, qui affichait la prétention de n'admettre que ce qui se voit et se palpe, tourne au phénoménisme, pour lequel tout se résout en apparences ; et voilà la raison tenue de défendre, au nom du sens commun de l'humanité, les éléments même les plus indispensables de toute connaissance humaine : la réalité du monde et la fidélité de nos représentations. Que dis-je ? le moi lui-même, le dernier refuge de la certitude, n'ose déjà plus dire : *Cogito, ergo sum*, (je pense, donc je suis) ; car savez-vous, d'après M. Taine, ce que c'est que le moi, le sien, le mien et le vôtre ? « Une fusée qui s'élance et redescend incessamment et éternellement dans la noirceur du vide ¹. »

Se disant sages, ils sont devenus fous. Nous barbotons dans les marécages et nous nous escrimons avec des roseaux. Allons retrouver les hauteurs ; allons respirer l'air vif et pur des sommets ; au sortir des débats de la pensée contemporaine, retournons fréquenter Pascal, le Pascal des *Pensées*. Nous allons rencontrer dans ces fragments, qui sont non des ruines, mais un monde en formation, bien des blocs égarés et solitaires, des rocs inaccessibles et des crevasses profondes ; nous y faisons connaissance aussi avec l'éloquence qui se moque de l'éloquence, et même avec la syntaxe qui se moque de la syntaxe. Nous y saluons au passage mainte locution qui serait réprouvée par M. Pludhun. Surtout nous admirerons « ce style sans pareil, » comme l'appelait Vinet déjà en 1833, c'est-à-dire avant la découverte du texte véritable des *Pensées*, « car jamais style, continuait-il, ne fût aussi complètement vrai, n'a serré de si près la pensée ; il ne s'interpose pas entre vous et la pensée, car il est la pensée même, nu, ramassé, nerveux comme un athlète ; il est tout force, il est beau de sa nudité, et les images même dont il se sert sont comme le ceste à la main du pugile, une arme, non un vêtement. » (*Etudes sur Blaise Pascal*).

1. *De l'intelligence*, par H. Taine.

Nul homme n'a possédé sans doute au même degré que Pascal ces deux qualités qui semblent s'exclure et qu'on s'efforce, en effet, d'opposer de plus en plus l'une à l'autre dans les deux grandes directions imprimées à cette heure aux études supérieures, celles que lui-même a appelées l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse, ou, comme on dirait aujourd'hui, l'esprit scientifique et l'esprit littéraire ; l'un qui conçoit les rapports nécessaires des nombres et des figures constituant la charpente idéale de ce monde, mais qui, en dehors du domaine des abstractions immuables où il règne en souverain infailible, et dans le domaine des libres opinions et des libres activités, est sujet à de si lourdes méprises ; l'autre qui perçoit et reconnaît, le plus souvent par voie d'intuition immédiate, les traces lumineuses et impalpables du vrai, du beau et du bien dans les libres productions de la grâce divine et humaine. La réunion de ces deux dons dans un même esprit constitue la perfection humaine de la faculté de la connaissance.

« Venu dans un temps, a écrit Prévost-Paradol, où notre langue allait toucher à sa perfection, Pascal a contribué à la rendre parfaite, et la forte originalité de l'expression vient en aide, pour faire durer ses écrits, ébauchés et mutilés, à l'éternel intérêt de la pensée. Ce jeune homme avait reçu en naissant des dons si beaux et si rares, il était armé d'un génie si pénétrant que l'admiration, en le considérant, allait jusqu'à l'épouvante, et nul ne peut dire jusqu'où il se fût avancé dans l'ordre des sciences humaines, s'il ne s'était, dès le premier jour, arrêté et perdu dans la contemplation de l'infini. Le doute fui avec violence, la foi embrassée avec une sorte de désespoir, les passions étouffées plutôt que contenues, la gloire dédaignée à l'âge même où l'on voudrait mourir pour elle, le génie sacrifié ou plutôt enfermé dans un seul objet et uniquement voué au salut des âmes, la hauteur du caractère et de l'esprit faisant un continuel effort pour s'anéantir devant la croix, une vie languissante et mortifiée dans un corps débile, une mort prématurée auprès d'une œuvre incomplète : voilà l'histoire de Pascal, histoire plus émouvante que si elle était remplie d'événements extraordinaires, et digne d'occuper un rang élevé dans les annales humaines, puisqu'elle est entièrement composée de ce genre particulier d'inquiétudes, et de douleurs qui fait la dignité de notre nature, par cela même qu'il n'a rien à démêler avec les intérêts d'ici-bas². »

Je me rappelle une leçon de Laboulaye, au Collège de France, où il définissait le style classique.

2. *Etudes sur les moralistes français*, Pascal.

« Savez-vous ce que c'est que le style classique ? nous disait-il de son ton de causerie familière, c'est l'horreur de l'adjectif. » Je définirais volontiers le style de Pascal dans les *Pensées* : l'horreur des fins de phrase; et il n'y a peut-être que la langue de Napoléon *I^{ier}* qui, pour l'alliance de l'austérité et de l'éclat, puisse lui être comparée. Aussi la phrase de Pascal, lorsqu'elle exprime la même pensée que Montaigne, fait-elle tout l'effet d'une liqueur distillée, comparée à un vin même généreux.

L'auteur du XVI^e siècle avait dit: « Quelle bonté est-ce que je voyais hier en crédit et demain ne l'être plus, et que trajet d'une rivière fait crime ! Quelle vérité est-ce que ces montagnes bornent, mensonge au monde qui se tient au delà ? » C'était déjà très bien; mais la forme donnée par Pascal à cette pensée, dont nous ne discutons pas ici la valeur, ne sera jamais dépassée : « Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité ; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent; le droit a ses époques. L'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà ! »

Après cela, on peut pardonner à l'auteur de la phrase suivante, qu'aucun de nous n'aurait écrite : « Les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire. » Et celle-ci encore, qu'on a cueillie dans la première *Provinciale*, et où l'on peut dire sans blasphème que le grand écrivain s'est un peu oublié :

« Si je ne craignais d'être téméraire, je crois que je suivrais l'avis de la plupart des gens que je vois, qui, ayant cru jusqu'ici sur la foi publique que ces propositions sont dans Jansénius, commencent à se défier du contraire, par le refus bizarre qu'on fait de les montrer, qui est tel que je n'ai encore vu personne qui m'ait dit les y avoir vues. »

C'est que nul auteur n'a moins redouté de choquer l'oreille, lorsqu'il fallait choisir entre le meilleur son et le meilleur sens, et, comme Vinet l'a fait observer, il a joint la pratique à la théorie dans ce précepte qu'aucune rhétorique connue n'a eu le courage de répéter :

« Quand dans un *discours* se trouvent des mots répétés, et qu'essayant de les corriger, on les *trouve* si propres qu'on gâterait le *discours*, il les faut laisser : c'en est la marque, et c'est là la part de l'envie qui est aveugle et qui ne sait pas que cette répétition n'est pas fautive en cet endroit. »

En Pascal, remarque encore Vinet, comme en Montaigne, l'auteur, l'écrivain ne paraît jamais ; mais chez Montaigne, à la différence de Pascal, l'écrivain ne s'efface que pour mieux étaler l'individu ou le moi. Il n'y a point de moi chez Pascal.

Magnifique éloge qui, s'il est mérité, et il l'est, confère à cette langue fière, brève, nue, crue, parfois rude et fruste, et toujours si complètement dépréoccupée de toute recherche de l'effet accessoire, les principaux attributs du style scripturaire. Disons qu'un tel style fait partie de la sainteté de l'homme.

Il est arrivé aux fragments de Pascal ce qui pouvait leur arriver de pire après le sort d'être jetés au feu par une cuisinière, celui d'être corrigés après sa mort par des mains amies ; et c'est ici un nouvel exemple des attentats dont les bonnes âmes sont capables, quand on les laisse faire. Le grand Arnauld écrivait à M. Périer, le beau-frère de Pascal, le 20 novembre 1678, pour réclamer cette petite opération : « Souffrez, monsieur, que je vous dise qu'il ne faut pas être si difficile, ni si religieux à laisser un ouvrage comme il est sorti des mains de l'auteur, quand on le veut exposer à la censure publique. On ne saurait être trop exact quand on a affaire à des ennemis d'aussi méchante humeur que les nôtres. Il est bien plus à propos de prévenir les chicaneries par quelque petit changement qui ne fait qu'adoucir une expression, que de se réduire à la nécessité de faire des apologies. »

Parmi les amis du défunt, le duc de Roannez et le comte de Brienne furent, paraît-il, les principaux auteurs du massacre, mais du moins ils y allèrent de toute leur bonne foi. « Ce qu'on y a fait, écrivait Brienne, ne change en aucune façon le sens et les expressions de l'auteur, mais ne fait que les éclaircir et les embellir, et il est certain que, s'il vivait encore, il souscrirait sans difficulté à tous ces petits embellissements et éclaircissements qu'on a donnés à ses pensées. »

On jugera de ces « embellissements » par un ou deux rapprochements empruntés au fameux morceau sur les *Deux infinis*.

Pascal avait écrit : « Que l'homme se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature, et que de ce petit cachot où il se trouve logé (j'entends l'univers) il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même à son juste prix³. »

Voici ce passage manipulé par Port-Royal : « Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature, et que, de ce qui lui paraîtra ce petit cachot

3. Dans Montaigne : « Tu ne vois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé. »

où il se trouve logé, c'est-à-dire ce monde visible, . . . » etc.

Une correction bien amusante semble relever des opinions de M. Josse.

Pascal nous avait représenté un magistrat dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et dont on doit attendre qu'allant au sermon, il n'y apportera que raison et charité : « Que le prédicateur vienne à paraître, si la nature lui a donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît, quelques grandes vérités qu'il annonce, je parie la perte de la gravité de votre sénateur. »

Une dame de Neuchâtel ou de Lausanne aurait dit : C'est bien irrévérencieux pour messieurs les pasteurs. Port-Royal en jugea de même et remplaça le prédicateur mal rasé par un avocat, le sénateur par un juge, et le sermon par un plaidoyer.

Ce ne fut qu'en 1840 que Victor Cousin, puis Faugère, déchiffrèrent à nouveau et restituèrent au monde le véritable texte des *Pensées* ; et l'on peut se rendre compte de l'effrayante difficulté de ce travail, qui d'ailleurs n'est peut-être pas encore terminé, à l'heure qu'il est, à l'inspection du fac-similé que Cousin a annexé à son livre, et qui laisse bien loin derrière lui les écritures de ministre les plus renommées.

Dès lors ont paru les éditions de Havel, et tout récemment celles de Molinier et la seconde de M. Astié, où se trouvent de nouvelles restitutions de certains mots du texte qui avaient échappé à la perspicacité des premiers éditeurs.

Le monde et l'Eglise doivent être reconnaissants aux vaillants hommes qui ont mené à bien cette réparation nécessaire, due à la plus grande parole de la France, et rendu à notre siècle avec un respect religieux tous ces glorieux débris, et, allais-je dire, jusqu'aux taches tombées de cette plume. Mais une nouvelle édition resterait à faire, qui serait offerte à la fois aux savants et aux délicats, aux simples et aux pauvres en esprit, dont on éliminerait tous les morceaux restés inachevés, inintelligibles ou barrés par l'auteur, et qui fournirait une inépuisable matière à l'admiration des uns et à l'édification des autres.

II

La réunion dans le titre de notre étude des deux noms de Pascal et de Montaigne se justifie suffisamment par l'emploi constant et presque instinctif que Pascal a fait des *Essais* dans la première partie de ses *Pensées*. Erasme a dit : *Timeo hominem unius libri*⁴. Cet homme d'un seul livre a été Pascal, et ce livre unique, à côté de la Bible, lu et relu par l'auteur des *Pensées*, a été les *Essais* : « Montaigne, a dit Sainte-Beuve, se peut étudier au sein de Pascal. Il fut pour lui, à certaines heures, le renard de l'enfant lacédémonien, le renard caché sous la robe. Pascal en était souvent repris et mordu et dévoré. En vain, il l'écrase, il le rejette ; le rusé revient toujours ; il s'en inquiète. Il le cite, il le transcrit quelquefois dans le tissu de ses propres *Pensées*, et on s'y est mépris dans l'édition donnée par ses amis ; il y a des phrases de Montaigne qu'on y a laissées comme étant de Pascal. »

Je ne crois pas à ce renard, ou s'il s'est jamais insinué sous la robe de l'auteur des *Pensées*, il y a beau temps qu'il ne mordait plus. Le plus charmant et le plus inépuisable des conteurs d'anecdotes a pu amuser, surprendre même à un moment donné un grand esprit, mais non pas inquiéter une grande âme. Le Pascal des *Pensées* possédait d'avance la certitude, une certitude triomphante ; il n'était pas de ceux qui prennent la plume pour chercher la vérité, mais pour communiquer aux autres la vérité reconnue et trouvée. Les *Essais* n'ont été que l'arsenal abondamment pourvu, où il a emprunté les traits dont il voulait accabler l'ennemi, cette raison humaine si superbe et si impuissante.

On nous a conservé un entretien de Pascal avec M. de Sacy sur Epictète et Montaigne, où il expose à son interlocuteur étonné et presque scandalisé, le profit qu'on peut tirer de la lecture d'un auteur que Port-Royal tenait, en se gardant d'y toucher, pour l'avocat du diable. Supposons par analogie Schleiermacher défendu par un disciple émancipé devant un représentant de l'ancienne foi.

« Pour Montaigne, disait Pascal à M. de Sacy, étant né dans un état chrétien, il fait profession de la religion catholique, et en cela, il n'a rien de particulier. Mais comme il a voulu chercher quelle morale la raison devrait dicter sans la lumière de la foi, il a pris ses principes dans cette supposition : et ainsi, en considérant l'homme destitué de toute révélation, il discourt en cette sorte. Il met toutes choses dans un doute universel et si général que ce doute s'emporte soi-même, c'est-

4. « Je crains l'homme d'un seul livre. »

à-dire s'il doute, et doutant même de cette dernière proposition, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos, s'opposant également à ceux qui assurent que tout est incertain et à ceux qui assurent que tout ne l'est pas, parce qu'il ne veut rien assurer. C'est dans ce doute qui doute de soi et dans cette ignorance qui s'ignore, et qu'il appelle sa maîtresse forme, qu'est l'essence de son opinion, qu'il n'a pu exprimer par aucun terme positif. Car s'il dit qu'il doute, il se trahit en assurant au moins qu'il doute ; ce qui étant formellement contre son intention, il n'a pu s'expliquer que par interrogation ; de sorte que ne voulant pas dire : Je ne sais, il dit : Que sais-je ? »

Et comme ce bon M. de Sacy, entendant pour la première fois ces énormités, se répétait à lui-même les paroles de saint Augustin : « O Dieu de vérité, ceux qui savent ces subtilités de raisonnement vous sont-ils pour cela plus agréables ? » et s'étonnait peut-être qu'un si saint et si grand homme pût se permettre d'aussi mauvaises lectures, Pascal reprit :

« Je vous avoue, monsieur, que je ne puis voir sans joie dans cet auteur la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes, et cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme, qui, de la société avec Dieu, où il s'élevait par les maximes, le précipite dans la nature des bêtes ; et j'aurais aimé de tout mon cœur le ministre d'une si grande vengeance, si, étant disciple de l'Eglise par la foi, il eût suivi les règles de la morale, en portant les hommes, qu'il avait si utilement humiliés, à ne pas irriter par de nouveaux crimes Celui qui peut seul les tirer des crimes qu'il les a convaincus de ne pouvoir pas seulement connaître. »

La superbe raison punie par elle-même, voilà donc ce qui fait jubiler Pascal à la lecture des *Essais*. Montaigne s'est demandé après tant d'autres : Où est la vérité ? Il a parcouru en esprit les villes et les royaumes, tous les champs de l'histoire et tous les climats ; il a consulté les lois, les mœurs, les croyances religieuses et morales ; il a interrogé tour à tour les cannibales et les hommes civilisés. Il a fait beaucoup d'histoires tout en parlant beaucoup de soi, et il a conclu qu'il n'y avait pas d'absurdité qui n'ait eu ses adeptes, pas d'injustice qui n'ait été consacrée par les lois, pas de crime qui n'ait passé pour un acte sacré. Les livres, les livres de théologie y compris, ne l'ont pas mieux instruit que les faits :

« Il y a plus affaire à interpréter les interprétations qu'à interpréter les choses, et plus de livres sur les livres que sur tout autre sujet ; nous ne faisons que nous entregloser. Tout formille de commentaires ; d'auteurs, il en est grand'cherté. Nos

opinions s'entent les unes sur les autres : la première sert de tige à la seconde, la seconde à la tierce : nous eschellons ainsi de degré, en degré, et advient de là que le plus hault monté a souvent plus d'honneur que de mérite, car il n'est monté que d'un grain sur les espaules du pénultième. »⁵

Escorté de ce guide curieux et détaché de tout, muni de moins d'érudition et de lecture, mais d'une force de pénétration plus aiguë, le génie de Pascal a fait la même inspection de l'homme et du monde et, comme son prédécesseur, il a conclu que, considérés en eux-mêmes et dans leur état de nature, notre planète et ses habitants étaient le spectacle le plus bouffon qui se puisse imaginer, et que l'homme, possédé de trois besoins principaux qu'il est incapable de satisfaire, besoin de connaissance, besoin de justice et besoin de bonheur, est une chimère et un monstre.

Mais quelle différence entre les dispositions morales des deux observateurs :

« Montaigne, a dit Prévost-Paradol dans le chapitre sur Pascal déjà cité, avait avant lui raillé notre science, notre justice, nos occupations ambitieuses, notre vie affairée, notre haute opinion de nous-mêmes. Mais ce qu'il a fait en se jouant et sans dessein, Pascal, plus ému des arguments de Montaigne que Montaigne lui-même, l'a fait avec un tel accent de douleur et avec un tel désir de nous convaincre, que ses coups moins nombreux, mais plus perçants, nous vont tous au cœur. »

Partout en lui et hors de lui, l'homme, point intermédiaire entre l'astre et le ciron, n'aperçoit que disproportion entre les effets et les causes, les aspirations et les moyens, les apparences et les réalités. Mais, de toutes ses facultés, sa raison est la première humiliée ; le besoin de connaissance est le premier trompé :

« L'esprit de ce souverain juge du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le premier tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées ; il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent : une mouche bourdonne à ses oreilles (oh ! que cela est vrai, n'est-ce pas, chers confrères, travailleurs de la tête !) : c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. »

Et puis, cet homme si promptement distrait de son dessein ne demande qu'à

5. Livre III, chapitre XIII.

être pipé, et devient ingouvernable, s'il ne l'est pas. En se déguisant comme ils le font, les juges et les médecins, (on parle de ceux du XVII^e siècle ont montré qu'ils connaissaient ce mystère : « Si les juges avaient la vraie justice, et si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire de bonnets carrés. » Arrêtons ici ; la robe de ministre, à laquelle je tiens encore pour ma part, pourrait se sentir menacée.

L'existence et le bon ordre des sociétés humaines, à leur tour, reposent tout entiers sur le préjugé universel et ne se maintiennent que grâce à l'absurdité passée en coutume, à la convention devenue nécessité.

« Ne pouvant faire qu'il soit force d'obéir à la justice, on a fait qu'il soit juste d'obéir à la force ; ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que le juste et le fort passent ensemble, et que la paix fût, qui est le souverain bien. »

Le roi de France et de Navarre n'a pas eu de sujet plus soumis que Pascal, mais il faut convenir que le royalisme de ce contemporain de Bossuet manquait absolument de superstition ; car, s'agissant de choisir entre l'absurdité et la ruine, entre le spectacle d'un trône héréditaire et celui de barricades dans la rue, pour cette raison et pour elle seulement, l'auteur des *Pensées* se déclare pour le trône : « Qu'y a-t-il de moins raisonnable que de choisir pour gouverner un Etat le premier fils d'une reine ? (Pascal n'entendait pas garantir la vertu d'Anne d'Autriche). On ne choisit pas pour gouverner un bateau celui des voyageurs qui est de meilleure maison. (Un jacobin n'eût pas mieux dit.) Mais qui choisira-t-on ? Le plus vertueux et le plus habile ? Nous voilà incontinent aux mains : chacun prétend être le plus vertueux et le plus habile. Attachons donc cette qualité à quelque chose d'incontestable. C'est le fils aîné du roi ; cela est net, il n'y a point de dispute. La raison ne peut mieux faire, car la guerre civile est le plus grand des maux. »

Cousin a accusé la politique de Pascal d'être le code de l'esclavage. C'est pourtant, et beaucoup plutôt que la *Politique selon l'Écriture sainte*, celle exposée par saint Paul dans le chapitre XIII de l'épître aux Romains, celle qui est à la fois la plus libérale, la plus intelligible et la plus pratique. Il ne me faut pas une morale qui m'oblige à remonter au premier des Capétiens pour être bon chrétien et bon citoyen : « Que toute personne soit soumise au pouvoir existant » (Romains 13:1), c'est-à-dire au gouvernement, monarchique, républicain ou socialiste, qui a réduit tous ses concurrents au parti de la protestation : voilà le droit divin, voilà toute la politique du bourgeois des cieux ici-bas. Les Juifs qui s'indignaient de

devoir payer le tribut à Tibère durent convenir eux-mêmes qu'ayant fort bien su empocher le denier des Césars, ils devaient savoir le rendre. Vous demandez quelle est l'autorité existante en France ou au Brésil : allez voir qui en France ou au Brésil fait allumer les réverbères. Cela aussi est net, tranche toute dispute et empêche la guerre civile, qui est sur cette terre le plus grand des maux.

Et la guerre ? Que la Ligue de la paix et de la liberté vous dise si elle a jamais, mieux que Pascal, ramené cet inévitable fléau à son absurdité quintessentielle ?

« — Pourquoi me tuez-vous ?

« — Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau, mon ami ? Si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste. »

Et toi, orgueilleuse philosophie de l'histoire, triomphe des Bossuet, des Mignet et des Guizot, écoute : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. » Et ce qui, dans cette réflexion, est le plus accablant pour les Bossuet, les Mignet et les Guizot, c'est qu'elle est littéralement juste.

Trompé dans ses besoins de connaissance et de justice, l'homme l'est aussi dans son besoin de bonheur. La preuve la plus palpable que Pascal en donne est le besoin de divertissement qui le possède et qui le ravit sans cesse à soi-même : « Un roi même s'ennuie sur son trône ; il lui faut la chasse au lièvre. Si l'homme était heureux, il le serait d'autant plus qu'il serait moins diverti, comme les saints et Dieu. »

Heureux encore les peuples dont les chefs se contentent de chasser le lièvre et d'abattre des arbres dans leur propre parc. Analysons un instant, s'il vous plaît, entre quatre yeux, l'amour de la gloire, qui paraissait certainement à M. Thiers le plus noble des mobiles humains. Avez-vous jamais réfléchi à l'absurdité qu'il y avait chez les Alexandre, les César, les Napoléon à tenir à l'opinion de gens comme vous et moi qui n'existions point encore. Mais ne disons rien ; Pascal va nous montrer que nous en aurions fait tout autant à leur place, et que nous en faisons de même dans nos limites minuscules : « La vanité, (qui est, n'est-ce pas, l'amour de la gloire mise à notre portée), est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs, et les philosophes mêmes en veulent. Et ceux qui écrivent contre, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit, et ceux qui le lisent veulent avoir

la gloire de l'avoir lu, et moi qui écris ceci, ai peut-être cette envie, et peut-être que ceux qui le liront . . . »

Vous vous récriez et prétendez n'être pas si sot que les Alexandre, les César et les Napoléon ; vous ne voulez être admiré et vanté que par des personnes chaudes et vivantes. A la bonne heure ; cela est déjà plus raisonnable ; mais pour le bien que cela vous fait ! . . .

Misère de l'homme, incertitude ou absurdité de toutes choses. Ici deux partis extrêmes se présentent ; l'un suivi successivement par Montaigne, Voltaire et Renan, qui consiste à sourire doucement aux spectacles divers et au total fort divertissants d'ici-bas, en concluant que ce n'est vraiment pas la peine de rien changer aux coutumes établies, et qu'il sied au sage de se réfugier dans son cabinet d'études, comme le rat dans son fromage :

« Pour moi, écrivait Voltaire, quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle M. Pascal ; je vois une ville qui ne ressemble en rien à une île déserte, mais peuplée, opulente, policée, et où les hommes sont heureux, autant que la nature humaine le comporte. Quel est l'homme sage qui sera plein de désespoir parce qu'il ne sait pas la nature de sa pensée, parce qu'il ne connaît que quelques attributs de la matière, parce que Dieu ne lui a pas révélé ses secrets. Il faudrait autant se désespérer de n'avoir pas quatre pieds et deux ailes. Pourquoi nous faire horreur de notre être ? Notre existence n'est point si malheureuse qu'on veut bien nous le faire accroire. Regarder l'univers comme un cachot, et tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, est l'idée d'un fanatique. »

Renan a récemment rajeuni ce thème en remarquant qu'il n'est rien de tel qu'un fauteuil d'académicien pour y attendre la mort. Les coreligionnaires de Renan qui ne sont pas académiciens ont trouvé la plaisanterie mauvaise et concluent à leur tour dans le sens de l'allemand Schopenhauer, qui est devenu, paraît-il, le prophète des salons de la Ville-lumière. Il n'est pas donné à tout le monde de batifoler jusqu'au bout, envoyant approcher le néant.

Prévost-Paradol, qui fut un des écrivains les plus accomplis de notre temps, et n'en termina pas moins sa courte carrière par le suicide, a admirablement marqué les progrès de la désespérance allant de pair avec le déclin des avantages de la jeunesse et de la santé dans une âme vide de Dieu :

« La jeunesse et la santé sont deux remparts qui bravent les assauts de la tris-

tesse, et tant qu'ils nous protègent, elle ne peut guère remporter sur nous que de faibles et de courts avantages. Mais ces murailles protectrices sont sans cesse minées par le temps, et les déceptions de la vie en détachent chaque jour quelque pierre, jusqu'à ce que, la brèche étant une fois ouverte et s'élargissant toujours, la tristesse passe et repasse à son aise, en attendant qu'elle s'établisse au cœur de la place et n'en sorte plus, . . . alors, après tant d'élans hardis et tant de chutes profondes, l'âme perd sa force, et, sans réagir davantage contre le coup qui la frappe, elle languit à terre, amollie, flétrie, souillée, roulée par le sort comme par le pied d'un passant⁶.

Et puis, est-il si sûr que nous ayons de si hautes destinées, et ne serait-il pas plus sage de restreindre tout doucement nos ambitions aux limites réelles de notre être ? Sommes-nous si sûrs d'être aussi supérieurs aux animaux que nous nous l'étions figuré ? « Quand je me joue à ma chatte, qui sait si elle passe son temps de moi plus que je ne fais d'elle ? Nous nous entretenons de singeries réciproques : si j'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi a elle la sienne⁷. »

On pourrait répondre à Montaigne que quand il « s'est joué à sa chatte, » ce n'est pas sa chatte qui nous en a instruits, c'est lui, et non elle, qui dit : Que sais-je ? et cela suffisait à créer une différence capitale et une distance infranchissable entre les deux partenaires.

Grandeur et misère de l'homme, voilà les deux termes entre lesquels la pensée humaine livrée à elle-même, comme le paysan ivre à cheval, a constamment oscillé, mettant tour à tour, ou même tout à la fois, l'homme au-dessus de Dieu ou au niveau de la bête, déclarant l'homme assez heureux tel qu'il est, ou malheureux fatalement ; et je ne sais si l'optimisme qui dit : Tout est bien ! n'est pas plus lugubre encore que le pessimisme. qui dit : Tout est mal ! puisque tous les deux s'accordent sur ce point : Tout est sans remède !

Pascal n'a voulu être « ni ange, ni bête, » mais une créature déchue et susceptible de rédemption, et par un coup de génie, il va arracher à notre misère même la marque incontestable de notre grandeur, car c'est une misère « de grand seigneur », qui se connaît et qui se souvient ; roseau que l'homme, le plus faible de la nature, mais roseau pensant : « Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser ; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers

6. *Etudes sur les moralistes français*. De la tristesse.

7. *Apologie de Raymond de Sabonde*.

l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. . . »

« Quelle chimère est-ce donc que l'homme ! quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradictions, quel prodige ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers . . . »

« Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante ; taisez-vous, nature imbécile : apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez. Ecoutez Dieu ! »

Misère de l'homme sans Dieu, voilà le résultat de l'expérience universelle.

Félicité de l'homme avec Dieu, ou : *Qu'il y a un Rédempteur par l'Écriture*, c'est ce que les Montaigne et les Larocheffoucauld, les Voltaire et les Rousseau, les Schopenhauer et les Renan n'ont pas su ou n'ont pas voulu nous apprendre.

Si toutefois je compare l'une à l'autre les deux pages où a été décrite dans les termes les plus saisissants la misère de l'homme, le chapitre VII^o de l'épître aux Romains et la première partie des *Pensées*, j'aperçois l'analogie et la différence qui existent entre les intuitions de l'apôtre et celles du savant. L'analogie consiste en ce que, ni chez l'un ni chez l'autre, la misère de l'homme n'apparaît jamais sans sa grandeur, et que sa grandeur elle-même réside tout entière dans sa capacité de rédemption. Mais voici la différence : ce qui a troublé l'âme du sémite Paul, c'est le conflit de l'homme pécheur avec la loi. Ce qui a surtout troublé Pascal, ce sont les rencontres de la nature humaine avec l'espace et le temps. Il a contemplé et décrit l'homme suspendu entre deux infinis, et au saisissement qu'il a éprouvé s'est mesurée la simplicité magnifique du langage :

« Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'entourent. Qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paraisse comme un point auprès du vaste tour que, cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point⁸ très délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre, elle se lassera plutôt de concevoir que

8. Nous préférons *point* à *pointe*, qui est la leçon de MM. Molinier et Astié ; car il serait bien dur d'appeler un tour une pointe.

la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes auprès de la réalité des choses. »

Voilà l'infiniment grand au-dessus de l'homme ! Mais l'infiniment petit qui s'étend de lui au néant, est plus terrifiant encore à concevoir.

« Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau . . . »

Et la tête me tourne quand je songe que « l'homme dans la nature est un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard de rien, un milieu entre rien et tout. »

La lutte de Paul est celle du fidèle Israélite en quête de la justice. Dans l'angoisse de Pascal, je retrouve les habitudes et les préoccupations du géomètre. L'un dit : « Misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » L'autre a écrit un jour sur un bout de papier : « Le silence de ces espaces infinis m'effraie. »

Qu'importe cependant la différence des points de départ, quand le *terminus ad quem* est le même, et que ce terme est Jésus-Christ. A Paul, Christ est apparu comme « la fin de la loi en salut à tous ceux qui croient ; » à Pascal, comme le sommet dans l'ordre des grandeurs. Il a été le tout de l'un et de l'autre.

Mais pour nous faire reconnaître la vraie grandeur dans la bassesse, il est nécessaire de commencer par réformer nos mesures humaines, qui sont toutes faussées, et nos classifications humaines, qui sont interverties.

« La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle. . . »

« Jésus-Christ, sans bien et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné, mais il a été humble, patient, saint, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux de ceux qui voient la sagesse ! . . . »

« Il est bien ridicule de se scandaliser de la bassesse de Jésus-Christ, comme

si cette bassesse est du même ordre, duquel est la grandeur qu'il venait faire paraître. Qu'on considère cette grandeur-là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur abandon, dans sa secrète résurrection, et dans le reste, on la verra si grande qu'on n'aura pas de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas . . . »

« Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et les royaumes ne valent pas le moindre des esprits. Car il connaît tout cela, et soi, et les corps rien.

Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée, cela est impossible et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible et d'un autre ordre surnaturel. »

Cela me suffit. Me voilà convaincu de la fausseté du transformisme et de la vérité du christianisme. Montrez-moi, comme Pascal, que parmi toutes ces religions il en est une, une seule qui a possédé la sainteté et la charité incarnées, et que cet être parfaitement saint s'est appelé lui-même le Fils de Dieu ; appelez cette apologétique-là interne ou externe, ce sera la plus courte et la meilleure ; et je craindrais que les adjuvants dont vous voudriez la renforcer, fussent-ils présentés par Pascal lui-même, n'eussent besoin d'être prouvés à leur tour.

Il ne manquait vraiment à cette page immortelle, qui est peut-être depuis l'âge apostolique celle où Jésus-Christ a été le mieux glorifié par la plume d'un de ses disciples, que d'être apostillée par Arouet : « Il est à croire que M. Pascal n'aurait pas employé ce galimatias dans son ouvrage, s'il avait eu le temps de le relire. »

III

C'est Victor Cousin qui a posé la question du scepticisme de Pascal, et qui l'a résolue, non sans passion, par l'affirmative. Vinet l'a combattu sur ce point. Nous donnons d'abord la parole à Cousin :

« Eh, de grâce, messieurs, entendons-nous, je vous prie (il paraît que l'accusation portée par Cousin contre Pascal avait fait scandale) ; je n'ai pas pu dire que Pascal fût un sceptique en religion ; c'eût été vraiment une absurdité un peu trop forte ; bien loin de là, Pascal croyait au christianisme de toutes les puissances de son âme. Je ne veux point revenir et insister sur la nature de sa foi ; je n'ai pas craint de l'appeler une foi malheureuse, et que je ne souhaite à aucun de mes semblables (on dirait que la philosophie éclectique avait procuré à M. Cousin un grand fonds de félicité) ; mais qui jamais a pu nier que cette foi n'ait été sincère et profonde ? Il faut poser nettement et ne pas laisser chanceler le point précis de la question ; c'est en philosophie que Pascal est sceptique et non pas en religion ; et c'est parce qu'il est sceptique en philosophie qu'il s'attache d'autant plus étroitement à la religion, comme à la dernière ressource de l'humanité dans l'impuissance de la raison, dans la ruine de toute vérité naturelle parmi les hommes. »

Vinet a répondu :

« On se trompe si l'on croit que Pascal ne chercha dans le christianisme qu'un oreiller pour reposer sa tête fatiguée. Sa vie et ses écrits nous suggèrent un autre jugement. Pascal écrivant une apologie, ou, si l'on veut, une démonstration du christianisme, a donné tant de place à la peinture des troubles de l'intelligence qu'on a pu croire qu'il ne faisait que raconter son histoire, et que c'était là son histoire tout entière. Mais autre chose pourtant est son livre, si plein qu'il puisse être de lui, et autre chose sa vie. Qu'il ait haleté plus péniblement qu'un autre sous l'oppression du doute ; que l'incertitude, comme telle, lui eût été plus insupportable qu'à beaucoup d'autres, et que le désir de connaître ait eu chez lui à peu près autant d'intensité que peut en avoir chez la plupart des hommes l'amour du bonheur, je le veux. Mais Pascal connaissait de plus nobles besoins, son âme avait soif de justice plus encore que son esprit n'avait soif de connaissance ; cela ouvre les yeux, ou plutôt cela donne des yeux. Il eut dès lors, pour s'assurer de la vérité de l'Évangile, un sens qui peut manquer aux plus habiles, aux mieux doués ; il sut que la vérité et la vie ne sont pas deux choses, qu'il y a une vérité substantielle, et

que celle-là seule est la vérité. Et c'est ainsi que lui furent enseignées ces choses qui ne sont jamais montées au cœur de l'homme, et que Dieu révèle à ceux qui l'aiment. Si Pascal s'est jeté dans un abîme, c'est dans celui de la sainteté ; le néant qu'il a fui, c'est le péché ; les ténèbres qui l'ont épouvanté, ce sont ces ténèbres du dehors qui ne sont noires que de l'absence de Dieu. Il a vu la lumière là où il a vu la charité. »

Eh bien, je me demande si la controverse entre ces deux grands critiques ne repose pas sur un malentendu. Pascal a-t-il été dogmatiste ou sceptique ? L'un et l'autre, et je constate d'ailleurs que ni Vinet ne nie que Pascal n'ait douté, ni Cousin, que Pascal n'ait affirmé. Le seul grief de ce dernier, c'est que Pascal s'est permis de croire en Dieu pour d'autres raisons que celles admises, il y a quarante ans, dans l'Université de France. Ainsi, Thomas Diafoirus consentait bien à ce que le malade fut guéri, mais non pas contre les règles de la Faculté. Or, le cœur de Pascal avait des raisons de croire en Dieu que la raison de M. Cousin ne connaissait pas. Il y a donc en dans la certitude de Pascal, selon le chef de l'éclectisme, vice de forme, et de la part du janséniste, manque d'égards envers ses confrères du diocèse de la pensée. Il n'était pas permis d'écrire que toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine, et ajouter une chiquenaude au système du monde, sous prétexte de commenter Descartes, n'était pas de jeu.

Eh bien, oui, si c'est être sceptique que de tenir l'argument dit ontologique⁹ pour le plus illustre des tours de bâton dont l'histoire de la philosophie fasse mention, de rejeter les preuves métaphysiques de la religion, et de contester en général la suffisance et la compétence de la raison pour établir les vérités de la foi, je veux être sceptique après Pascal et Vinet. Si vous n'avez pour vous instruire de vos suprêmes intérêts que la raison et la coutume, Montaigne a raison. Il y a trois moyens de connaissance que Pascal énumère dans le chapitre sur les moyens d'arriver à la foi : la raison, la coutume et l'inspiration ; en d'autres termes : le raisonnement, l'autorité et le sentiment intime, et toute l'erreur des hommes est d'assortir ces moyens à des objets qui ne leur sont pas congruents. Ainsi ceux qui attribuent à la raison la connaissance des choses de la religion commettent une méprise égale à celle qui attribue à l'autorité les connaissances qui relèvent de la raison, et qui

9. La preuve dite ontologique de l'existence de Dieu, empruntée par Descartes à Anselme, consiste à dire : « J'ai l'idée d'un être parfait ; or, l'existence est un élément de la perfection ; donc l'être parfait dont j'ai l'idée existe. »

Voir notre critique de cet argument dans notre *Exposé de théologie systématique*, tome I, 87, 88.

sont augmentées par elle : la géométrie, l'arithmétique, la musique, la physique, la médecine, l'architecture (Préface du traité du Vide). Prouver les vérités de la religion par la dialectique, les vérités mathématiques par l'autorité et braquer un télescope pour ouïr des sons, sont une seule et même entreprise.

« Les preuves de Dieu dites métaphysiques, a dit Pascal avant Ritschl, et mieux que Ritschl, sont si éloignées du raisonnement des hommes et si impliquées, qu'elles frappent peu, et quand cela servirait à quelques-uns, ce ne serait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration, mais une heure après, ils craignent de s'être trompés¹⁰. »

Ce qui achève de prouver que les preuves purement rationnelles ne valent pas en matière de croyances, c'est que, s'il en était ainsi, la certitude dans ces matières se proportionnerait absolument à la capacité intellectuelle de chacun, et l'incertitude à son incapacité. Si les vérités religieuses et morales étaient du même ordre que les mathématiques, tous les savants les sauraient, et tous les ignorants les ignoreraient, ce qui est contredit à la fois par la sentence de Jésus-Christ (Luc 10:21), et par le cas des Hegel et des Renan.

Et non seulement la vérité religieuse et morale ne se découvre pas à la raison pure, mais elle se cache à elle. Elle veut être reçue et non pas sue ; elle ne se soucie point de convaincre sans convertir. Dieu est un être à la fois manifesté et caché : *Deus absconditus*, « et ainsi, continue l'auteur des *Pensées*, voulant paraître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, et caché à ceux qui le fuient de tout leur cœur, il tempère sa connaissance, en sorte qu'il a donné des marques de foi visibles à ceux qui le cherchent, et obscures à ceux qui ne le cherchent pas. Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire. Il y a assez de clarté pour éclairer les élus, et assez d'obscurité pour les humilier. Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés, et assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables »¹¹.

Il me semble que nous touchons ici au fond caractéristique, à l'idée mère et créatrice de l'apologétique de Pascal et de Vinet, qui est aussi celle de l'apologétique biblique elle-même. En opposition au courant constant de la philosophie,

10. Il n'y a pas de doute qu'en écrivant ce passage, Pascal visait la philosophie de Descartes, qui lui inspira toujours une véritable aversion. L'histoire des démêlés personnels de Pascal et de Descartes, où le beau rôle n'est pas toujours donné au premier, se trouve dans le livre de Nourrisson : *Pascal physicien et philosophe*.

11. *Pensées*. Caractère de la vraie religion.

qui s'est perpétué de Socrate à Descartes, et de Descartes au théologien moderne Rothe, elle suppose que la primauté appartient chez l'homme au cœur sur l'intelligence, à la volonté sur la pensée ; elle fait dériver les convictions humaines, dans l'ordre des intérêts supérieurs de l'âme, bien moins de nos raisonnements que de nos inclinations bonnes ou mauvaises, on plutôt elle considère ces raisonnements eux-mêmes comme les effets de ces inclinations, et nous serions d'accord avec elle en disant que si l'esprit est souvent, selon la maxime de la Rochefoucauld, la dupe du cœur dans le mal, il n'est que son auxiliaire dans le bien.

Il en résulte que l'apologétique chrétienne doit renoncer d'avance, et Pascal l'avait fait avec une douleur mêlée d'indignation, à convaincre toutes les intelligences, par cette raison principale qu'elle est incapable de vaincre toutes les volontés.

« C'est assurément, s'écrie l'auteur des *Pensées* dans le chapitre sur la nécessité d'étudier la religion, un grand mal que d'être dans le doute, mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on est dans ce doute, et ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble bien malheureux et bien injuste. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai pas de terme pour qualifier une si extravagante créature. »

Et tel est cependant « l'amour des âmes » dont Pascal est rempli, qu'il ne se résigne pas encore à abandonner cette créature indigne et infidèle à son extravagance. Etes-vous un incrédule mathématicien ? Tout n'est pas perdu encore, et Pascal, descendant sur votre terrain où il a été maître lui-même, va vous prouver par la règle des partis que vous avez tout à gagner et rien à perdre à vous convertir à Dieu.

« Il faut parier. Cela n'est pas volontaire ; vous êtes embarqué. Lequel prendrez-vous donc. Voyons. . . .

Puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager, mais s'il y en avait trois à gagner, il faudrait jouer, et vous seriez imprudent, lorsque vous êtes forcé à jouer, de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. . . .

Mais il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner, un hasard de gain contre un nombre fini de hasards de perte, et ce que vous jouez est fini. Cela

est tout parti¹²

Or, quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti ? vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, sincère, ami véritable. A la vérité vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices, mais n'en aurez-vous point d'autres ? Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain et tant de néant de ce que vous hasardez, que vous reconnaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné »¹³.

C'est là ce qu'on pourrait appeler la conversion par l'arithmétique, qui d'ailleurs, comme toute conversion, suppose un acte de bonne volonté ; et veuillez remarquer que Jésus-Christ a employé ce genre d'arguments, beaucoup moins développé, il est vrai, dans un de ses entretiens avec ses disciples. (Marc 10:29, 30)

Mais il y a des gens que ces calculs laissent froids ou qui ne se sentent pas capables de les suivre, et qui cependant cherchent le salut, puisqu'ils interrogent. Ceux-là doivent être convaincus, non « par l'augmentation des preuves, mais par la diminution des passions. » Mais par où commencer ? Apparemment par les choses les plus faciles, c'est-à-dire les plus extérieures, « en inclinant l'automate, . . . en prenant de l'eau bénite ; en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira. — Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoi ? qu'avez-vous à perdre ? »

Le grand Pascal en parlait à son aise. Les linguistes nous font remarquer sans doute que beaucoup de ces mots étonnants et outrés qu'on surprend dans les brouillons de Pascal comme : *cela vous abêtira*, pouvaient bien n'être « qu'une sorte de mnémonique pour accrocher plus à fond la pensée et la retrouver plus sûrement. » (SainteBeuve¹⁴) Cette mnémonique me rappelle trop le catholique, et je préfère voir dans cet endroit un pis-aller ironique, applicable aux cas où il n'y a plus rien de mieux à dire et à faire.

Il est permis de se demander si le plan d'une apologie du christianisme, tel que Pascal nous l'a révélé et l'a exécuté en partie, promettait une œuvre définitive, et nous sommes obligé de répondre négativement. Outre la relation d'un *Entretien*

12. Parti, participe du vieux verbe partir, qui signifie partager, Cela est tout parti veut dire : la répartition, la balance des gains et des risques est toute faite.

13. *Moyen d'arriver à la foi.*

14. Voir Astié. *Pensées de Pascal*, seconde édition, page 480.

dans lequel Pascal exposa le plan et la matière de son ouvrage sur la religion¹⁵, qui fut écrite par Etienne Périer dix ou douze ans plus tard, et qui peut avoir trahi la pensée de l'auteur, ou nous l'avoir traduite dans sa première élaboration, l'ordre des preuves de la religion nous est donné par Pascal lui-même en ces termes : Morale, — Doctrine, — Miracles, — Prophéties, — Figures ; et la série des arguments est résumée sous douze chefs formulés comme suit :

1. La religion chrétienne, par son établissement, par elle-même établie si fortement, si doucement, étant si contraire à la nature.
2. La sainteté, la hauteur et l'humilité d'une âme chrétienne.
3. Les merveilles de l'Écriture sainte.
4. Jésus-Christ en particulier.
5. Les apôtres en particulier.
6. Moïse et les prophètes en particulier.
7. Le peuple juif.
8. Les prophéties.
9. La perpétuité. Nulle religion n'a la perpétuité.
10. La doctrine qui rend raison de tout.
11. La sainteté de cette loi.
12. Par la conduite du monde¹⁶.

L'admiration que nous fait éprouver le génie de Pascal et que réveillent à tout instant les vives clartés qu'il fait jaillir des matières même les plus ingrates, ne saurait nous dissimuler le manque de groupement et de gradation que présente cette énumération.

En tout cas les partisans de la méthode dite psychologique¹⁷, qui prétend faire reposer l'apologétique tout entière sur la concordance du christianisme et des besoins de la nature humaine, ne doivent réclamer ni Pascal (voir les derniers mots du premier argument), ni non plus Vinet comme leurs patrons.

Supposez, leur dirons-nous, que la concordance de la folie et du scandale de la croix avec les besoins de la nature humaine, fût aussi évidente, au jugement de ceux qu'il s'agit de convaincre, qu'elle l'est peu ; supposez de plus que vous

15. Astié, page 603 et suivantes.

16. Astié, pages 602 et 603

17. Voir Astié, *Esprit d'Alexandre Vinet*, tome I, XXV.

possédiez un critère qui vous permette de faire l'inventaire des nobles besoins de la nature humaine en réprouvant et rejetant les autres, vous n'aurez point établi pour cela que cette religion postulée par les besoins de la nature humaine a réellement existé dans l'ordre des faits historiques, que les traditions sur lesquelles le christianisme repose sont dignes de foi, ni surtout que la vérité divine et éternelle ne dépasse pas infiniment le niveau des besoins dont vous parlez.

J'ose penser qu'on fait abus aujourd'hui du mot de Tertullien *anima naturaliter christiana*, et qu'en tout cas, cette attraction naturelle exercée sur l'âme humaine par le christianisme, là même où elle existe, ne saurait dispenser l'apologète d'articuler les arguments historiques établissant que Jésus-Christ qui, de l'aveu de tous, a réellement vécu et est réellement mort, est ensuite réellement ressuscité.

« Je poursuis mon examen, et je reconnais que cette religion, dès le moment où furent jetés ses fondements par l'éternelle charité et l'éternelle sagesse, a préparé les preuves de sa vérité, a écrit à mesure ses titres, enregistré ses pièces justificatives, en un mot, seule entre toutes les religions, a manifesté l'intention formelle d'être établie dans les esprits par les moyens de la critique et de la science. Je ne dis point encore tout ce que ces preuves, trop négligées et trop dédaignées de nos jours, même par les chrétiens, ont de force et d'évidence ; je ne dis pas que des esprits très rigoureux s'en sont déclarés satisfaits, que les plus grands génies ont fait leur joie de la contemplation de ces preuves, et qu'on serait scientifiquement bienheureux de pouvoir donner à tous les faits importants de l'histoire profane des bases aussi certaines que celle des détails de l'histoire ancienne . . . »¹⁸

Qui a écrit cela ? C'est Vinet, en pensant à qui ? à Pascal.

S'il faut même en croire Madame Périer dans la *Vie de Pascal*, et nous l'en croyons, c'est la guérison d'une maladie d'yeux obtenue à sa nièce, Mademoiselle Périer, par l'attouchement de la Sainte-Epine, qui lui a suggéré le dessein d'écrire les *Pensées*¹⁹ (1). « Ce fut cette occasion, dit-elle, qui fit paraître cet extrême désir

18. *Essais de Philosophie morale*, page 37.

M. Astié n'a sans doute pas pris garde à ce passage en caractérisant comme suit l'apologétique de Vinet :

« Il n'en appellera à aucune autre autorité qu'à celle de la vérité même ; apôtre dans le meilleur sens du mot, il se borne à rendre témoignage à la vérité, il la montre au lieu d'essayer de la démontrer, et il invite chacun à entrer en contact personnel avec elle par les côtés les plus relevés et les plus nobles de sa nature. » *Esprit d'A. Vinet*.

19. L'écho de cet événement de famille se reconnaît dans ces mots de la onzième Provinciale :

qu'il avait de travailler à réfuter les principaux et les plus faux raisonnements des athées. »

Oserez-vous nier d'une manière absolue la réalité du fait ? Dites-nous plutôt pourquoi Celui qui a récompensé la foi superstitieuse, mais humble et sincère, de la femme surprise à toucher furtivement le bord de son vêtement, n'aurait pas attaché une bénédiction à un acte erroné, mais accompli en son nom, à une fausse relique même, mais consacrée par le véritable amour de Jésus-Christ²⁰.

Il est surtout trois chapitres qui ont affligé MM. Molinier et Astié : ce sont ceux sur le *Peuple juif*, les *Figuratifs* et les *Prophéties*. Heureusement que le premier de ces critiques a fait une découverte qui les a soulagés tous les deux : « M. Molinier, écrit M. Astié, a établi de la façon la plus satisfaisante que ces fragments *si faibles* (c'est nous qui soulignons), ne relèvent pas, à proprement parler, de Pascal ... Ces blocs erratiques et hétéroclites constituent le tribut que l'immortel novateur a payé, à son insu, à la science suspecte du moyen âge et à l'exégèse la plus fantastique, la plus risquée, qui n'est pas encore entièrement passée de mode dans toutes les chaires des facultés de théologie protestante (Je vois que le goût des Figuratifs met ces dernières en assez bonne compagnie). Le pressentiment des admirateurs de Pascal, qui avaient toujours été embarrassés en face de ces chapitres, se trouve pleinement justifié. Nous avons là des échos d'un livre bizarre du moyen âge que Pascal a cité presque aussi souvent que Montaigne. Il s'agit du *Pugio fidei* (poignard de la foi), œuvre d'un dominicain obscur, Raimond Martin, né dans un village de Catalogne, dans la première moitié du XIII^e siècle »²¹.

Qu'il soit permis au plus humble des admirateurs du grand homme de juger peu concluante l'excuse qu'on fait valoir ici en sa faveur. Si réellement Pascal est coupable d'avoir introduit « des blocs erratiques et hétéroclites » dans son apologie du christianisme, et que le soin de sa mémoire réclame le bénéfice des circonstances atténuantes, il nous paraît que le fait d'avoir laissé entamer son génie par le *Pugio fidei* de Raimond Martin n'en est pas une, et fait plus d'honneur au dominicain natif de la Catalogne qu'il n'excuse « l'immortel novateur. » Je

« On l'entend aujourd'hui, cette voix sainte et terrible qui *étonne la nature* et qui *console l'Eglise*. » Voir la première partie de cette Etude.

20. On peut conclure de cet exemple que « la guérison par la foi, » s'est rencontrée dans toutes les communions. Ce qui fait l'erreur de cette doctrine, c'est d'être une doctrine, de cesser d'être une libre manifestation de la grâce de Dieu pour s'ériger en système.

21. *Avant-propos*, pages 8 et 9.

préfère donc confesser tout uniment que la maladie et la mort ont surpris l'apologète du christianisme, avant qu'il ait fini d'élaborer les éléments de sa démonstration, d'éliminer les arguments caducs et vieillis, d'évaluer et d'ordonner ceux qui devaient lui survivre ; et peut-être même la mort lui a-t-elle rendu le service d'autoriser des suppositions que l'œuvre achevée n'eût point réalisées. Je puis donc souscrire en grande partie au jugement que M. Scherer exprime dans les lignes suivantes :

« Il ne faut jamais oublier en parlant des *Pensées*, de quelle manière ce livre a été fait. L'auteur écrivait sur des feuilles volantes toutes les idées qui lui venaient à l'esprit, et qui, de loin ou de près, lui paraissaient propres à entrer dans l'ouvrage qu'il méditait. Cet ouvrage, il n'en avait pas dès l'origine arrêté le plan, ni même fixé l'idée fondamentale. Il cherchait, il essayait, il tâtonnait. Il ne craignait point de se corriger, ni même de se contredire, puisqu'il écrivait uniquement pour lui-même ; il prenait et abandonnait successivement des voies diverses. D'ailleurs, quelque soumis que fût Pascal, il n'était pas complètement d'accord avec lui-même. Bien des vues et des inspirations opposées se combattaient dans ce génie pénétrant. Il croyait, il croyait de toutes les forces, j'allais dire de toute la fièvre de son âme, mais il s'en fallait de beaucoup qu'il eût amené toutes ses pensées à l'unité d'une croyance paisible. Tantôt il est frappé du désaccord entre la foi et la raison, et alors, doutant de la persuasion même, il veut qu'on devienne chrétien par un acte de parti pris aveugle et désespéré. Tantôt, au contraire, il a reconnu que la révélation jette des lumières inattendues sur les problèmes de notre existence, et il se flatte de trouver dans cette circonstance une preuve de la divinité du christianisme. Aujourd'hui, il semble plein de confiance dans les arguments les plus usés de l'apologie religieuse ; il parle figures et prophéties ; il rappelle les destinées du peuple juif et les triomphes de l'Eglise persécutée. Demain, il se méfiera de ces démonstrations et en demandera de plus efficaces, sinon de plus rigoureuses, aux voix secrètes du cœur ou au spectacle des vertus inspirées par l'Évangile. Encore un jour, nouveau changement : les preuves morales ne sont pas proprement des preuves, et la raison ne réussit que trop à les éluder. Quant aux faits historiques, ils sont éloignés, et les témoignages qui les établissent auraient besoin d'être eux-mêmes établis ; nulle issue, donc nul espoir, si Dieu ne se manifeste comme aux jours d'autrefois ! Eh bien, il le fera, il l'a fait ! N'est-ce pas lui qui naguère a guéri la petite Périer par l'attouchement de la Sainte-Epine ? Et ne peut-il pas éclairer

ses élus par des visions merveilleuses, semblables à celles dont Pascal lui-même a été honoré, et dont le témoignage écrit est là sur lui, cousu dans la doublure de son pourpoint ? »²²

Ne nous y trompons pas cependant : quels que soient les arguments auxquels Pascal a successivement recours, qu'ils relèvent de l'apologétique morale et interne, ou de l'ordre historique, et même lorsqu'il se laisse séduire par « les arguments les plus usés de l'apologie religieuse, » il reste pour lui que c'est au cœur et non à la raison qu'ils s'adressent ; que c'est le cœur et non la raison qui est la dernière instance de la certitude.

De même que la personne de Christ est la preuve la plus irréfutable de la vérité et de la divinité du christianisme, nous avons le droit de dire que la personne de Pascal a été aussi la meilleure apologie de sa foi. Sceptique ou non, ce grand savant a eu trois grandes passions, dont la première et la troisième ont été portées par lui jusqu'à des excès qu'on appellerait maladifs, si l'on pouvait parler ici de maladie et d'excès : la haine du moi, l'amour de Jésus-Christ et l'amour des pauvres en Jésus-Christ ; et le sceptique Sainte-Beuve lui a fait le plus magnifique éloge qui puisse être fait à un chrétien :

« Quand Pascal arrive à parler de Jésus-Christ, il ne tarit plus ; il tient du coup le centre et la clef, l'explication de la misère humaine, aussi bien que le fondement de toute grâce ; les paroles magnifiques et précises qu'il emploie ne peuvent se citer même hors de place, sans se profaner. C'est pour n'avoir pas senti, pour avoir insensiblement oublié, à quel point et à quel degré de vérité Pascal croyait à Jésus-Christ, au Dieu-Homme et Sauveur, qu'on a voulu faire de lui un sceptique. »

Voilà Victor Cousin redressé par Sainte-Beuve, et il faut plaindre en vérité l'éditeur de Pascal qui a osé ne « souhaiter à aucun de ses semblables » et appeler « malheureuse » la foi qui a inspiré les paroles suivantes :

« J'aime la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a aimée. J'aime les biens, parce qu'ils donnent les moyens d'en assister les misérables. Je ne rends pas le mal à ceux qui m'en font, mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit ni de mal ni de bien de la part des hommes. J'essaie d'être juste, véritable, sincère et fidèle à tous les hommes, et j'ai une tendresse de cœur pour ceux que Dieu m'a unis plus étroitement ; et soit que je sois seul, ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui doit les juger, et à

22. *Littérateurs contemporains*, tome III.

qui je les ai toutes consacrées. Voilà quels sont mes sentiments, et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, et qui, d'un homme plein de faiblesse, de misère et de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de sa grâce, à laquelle toute la gloire est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur. »

Qu'a-t-il donc manqué à ce grand chrétien, à ce génie sanctifié par la grâce pour être, au lieu d'un penseur solitaire, un de ces noms qui s'imposent à leur siècle, l'initiateur des voies nouvelles, le guide des futures générations ?

Est-ce la santé ? Car vous savez qu'il est à peu près convenu dans la théologie pastorale contemporaine, sans doute sous l'influence de l'anglo-saxonisme et du positivisme ambiants, qu'une, constitution robuste, une membrure carrée et un bon appétit sont les conditions obligées d'un rôle efficace dans le royaume de Dieu. « Vous devriez manger plus de beefsteaks », tel fut, m'a-t-on raconté, le premier propos que Spurgeon, après avoir jeté autour de lui un regard circulaire, adressa à MM. les pasteurs de Genève, un jour qu'il leur était présenté. Les ministres de Jésus-Christ, émaciés et pâlis, peuvent toutefois se rassurer encore à la pensée que les infirmités corporelles très réelles des saint Paul, des Calvin et des Vinet n'ont pas rendu la carrière de ces hommes absolument stérile ; et l'on ne s'avancera pas beaucoup en disant que les viandes saignantes ont rempli, dans ces trois existences, un rôle assez effacé. Ce n'est donc pas le déplorable état, de santé de Blaise Pascal, ni même sa fin prématurée, qui ont pu l'empêcher de se placer au rang des réformateurs de l'Eglise.

Ou serait-ce quelque drame intime, tel que celui qui se trahit dans les *Discours sur les passions de l'amour*, mais arrêté par le haut rang de l'objet aimé, qui aurait été l'entrave secrète du génie ? Le grand Pascal a-t-il été, ou s'est-il jugé lui-même trop petit pour épouser Mademoiselle de Roannez ? Il faut croire que si un sentiment semblable agita un moment son âme, il ne la retint pas longtemps, et il en fut assez guéri pour déclarer, à l'occasion du projet de mariage de sa sœur, que cet état était la plus basse des conditions du christianisme.

Ce dernier trait nous amène précisément à la véritable cause que nous cherchons de l'impuissance relative de cette grande âme et de l'inefficacité relative de cette vie : c'est de n'avoir pas suffisamment médité et compris l'épître aux Galates. Celui qui lutta si victorieusement avec « le moi haïssable, » n'a pas su conquérir la pleine liberté des enfants de Dieu ; cet homme, si glorieusement affranchi de la

condamnation du péché, est resté soumis jusqu'à la fin aux tutelles et aux observances humaines ; l'étude et l'exemple de l'apôtre ne lui ont pas appris que toutes choses sont à nous, parce que nous sommes à Christ et que Christ est à Dieu. Ce grand génie, nourri de l'Écriture sainte, n'a rien compris à la plus grande des œuvres de Dieu accomplies depuis le siècle apostolique, la Réformation du XVI^e siècle, qu'il ne cessa de stigmatiser comme le produit de l'orgueil et de l'erreur, et il est resté le sujet, attristé sans doute et souvent révolté, respectueux toutefois, de Rome et du pape.

Pascal fut le précurseur de cette noble, impuissante et toujours décroissante cohorte du catholicisme libéral qui n'a su vivre jusqu'à nos jours, en attendant de mourir, que d'espoirs trompés et de revendications stériles, et la mort seule l'affranchit de ces pratiques d'une dévotion anxieuse et cruelle, qu'il confondait avec la sanctification chrétienne, et croyait nécessaires à la mortification du moi.

Cette ceinture garnie de pointes de fer que Pascal portait continuellement sur lui, en même temps que le document mystérieux de sa foi et de ses extases, et dont il se labourait les flancs à chaque mouvement d'amour-propre, cette rudesse affectée qu'il opposait à la tendresse des siens, afin qu'elle ne risquât pas de dégénérer en idolâtrie, voilà ce qui a fait la différence entre l'hôte de Port-Royal et les réformateurs du XVI^e siècle.²³

23. Il ne faut pas d'ailleurs faire Pascal plus catholique qu'il ne le fut. Nous avons déjà mentionné (dans la première partie de cette Etude) comme notoirement interpolée la fameuse phrase du document : *Soumission absolue à Jésus-Christ et à mon directeur*. Nous avons été étonné de voir M. Nourrisson la reproduire sans aucune réserve comme authentique. (Voir *Pascal physicien et philosophe*, page 10.)